



Si l'on n'agit pas, il n'y aura plus de poissons en 2050, alerte la militante écologiste. Connue pour ses films sur la faune marine, elle a créé l'association Bloom. Bien décidée aujourd'hui à mettre un terme à la pêche électrique.

Claire Nouvian

Propos recueillis par Laurence Le Saux
Photo Yann Rabanier pour Télérama

Sa trajectoire écolo n'était pas toute tracée. Petite-fille d'un défenseur du nucléaire, fille d'un cadre de Total, Claire Nouvian, 44 ans, est tombée éperdument amoureuse du monde sous-marin. Pas de celui qu'on aperçoit avec un masque et un tuba, mais de la faune des eaux profondes, qui évolue à plusieurs milliers de mètres sous la surface de l'eau, composée d'être bizarres, visqueux, parfois effrayants, toujours fascinants. D'abord esthétique, sa quête prend une autre tournure quand elle comprend la façon dont l'homme détruit les habitants de l'océan. La documentariste (qui a notamment signé *Océanauts* ou *Expédition dans les abysses*, diffusés sur Arte) devient alors militante. Elle fonde l'association Bloom, ultra active pour préserver les ressources naturelles marines. Et, en avril dernier à San Francisco, elle reçoit le prix Goldman, sorte de Nobel pour l'environnement. Rencontre avec une battante, farouchement déterminée à combattre la pêche électrique et à empêcher ses semblables de continuer à saccager les mers.

Quelles sont les conséquences écologiques de l'utilisation des filets dotés de câbles électrifiés ?

Ils font sortir tous les poissons du sédiment déposé dans les fonds marins, comme du pop-corn qui éclate. Cou-teaux, vers, œufs... tout meurt, le milieu marin est massacré. Sous la violence du choc, plus des deux tiers des grands poissons, comme les cabillauds, ont une fracture de la colonne. Soixante-dix pour cent de ce qui est pêché est rejeté à la mer, car cela ne correspond pas aux espèces recherchées pour la vente. Cette méthode très efficace – une véritable pêche miraculeuse –

permet de rentabiliser plus rapidement la sidérante consommation de gasoil de ces énormes bateaux. Ceux qui l'utilisent la trouvent super, disent même qu'elle est écologique ! La situation est délirante. On peine à croire l'ONU quand elle annonce qu'il n'y aura plus de poissons en 2050 si l'on n'agit pas. Mais on a les moyens technologiques de réaliser ce sombre scénario, de réellement vider l'océan... et on est en train de le faire en mer du Nord.

Pourquoi cette technique, théoriquement interdite depuis 1998 par l'Union européenne, est-elle toujours d'actualité ?

La Commission européenne a discrètement introduit une exception en mer du Nord : l'usage de l'électricité a été autorisé pour 5 % des flottes de chalutiers à perche de chaque Etat. Seuls les Pays-Bas utilisent cet agrément, ils ont même touché de l'argent public pour convertir leur flotte à l'électrique ! Cela illustre la corruption morale dramatique qui règne à Bruxelles ; les parlementaires travaillent main dans la main avec les industriels et encouragent une méthode dévastatrice. Qui détruit aussi les emplois des petits pêcheurs de la zone, y compris à Boulogne, Dunkerque ou Calais. Ces derniers ont vu leurs prises baisser de 70 % entre 2014 et 2018.

L'océan, qui absorbe plus de 93 % de nos émissions de CO₂, est notre allié. Mais pour combien de temps ?

Ceux qui, dans mon entourage, n'ont pas de culture scientifique me traitent d'oiseau de malheur. Mais les faits sont plus qu'inquiétants. L'année dernière, quinze mille chercheurs ont alerté sur l'effondrement de la biodiversité, la disparition des espèces à une vitesse »

À LIRE

Abysses, de Claire Nouvian, éd. Fayard, 2006, 256 p., 45 €.



1974

Naissance
à Bordeaux.

1996

Deviens
documentariste.

2001

Découvre
les abysses
à Monterey,
en Californie.

2004

Crée l'association
Bloom.

2006

Publie *Abysses*.

2018

Reçoit le prix
Goldman pour
l'environnement.

» sans précédent. Leur cri d'alarme m'a glacé le sang, d'autant que j'observe la crise majeure que vit l'océan. Je me sens parfois piégée dans un mauvais film : je hurle, mais les murs se rapprochent malgré tout.

Votre association Bloom a aidé à faire interdire, en 2017, le chalutage en eaux profondes en Europe. Je suis une utopiste, c'est sûr. Je crois profondément à l'initiative individuelle, au miracle collectif, et à l'efficacité de l'action.

Vous avez passé une partie de votre enfance en Algérie. Quelle relation à la nature y avez-vous bâtie ? J'y suis arrivée à l'âge de 2 ans, dans les années 1970. Le week-end, nous bivouaquions sur la plage, où mon père construisait des cabanes, et où nous faisons de grands feux de bois. Et l'hiver nous partions à l'aventure dans le Sahara pendant un mois, munis d'une boussole pour nous repérer dans les tempêtes de sable, en hors-piste au milieu des fennecs. Je me souviens de formidables nuits étoilées... C'était une enfance de rêve, dans une nature généreuse.

Le retour à Paris a dû vous sembler difficile. Mes parents ont divorcé, ma mère a dû travailler. Je me suis retrouvée dans le 16^e arrondissement de Paris, porte de Saint-Cloud. J'ai détesté le lycée, où j'ai été confrontée à la violence des autres (j'ai même perdu une dent en me prenant une porte dans la figure !). On se battait, il y avait de la drogue, des gangs... J'ai supplié ma mère à genoux, sur le sol de notre cuisine, d'accepter le job qu'on lui offrait à Hongkong. Cette parenthèse là-bas fut gaie et saine, comme une respiration. Étonnamment, j'y ai trouvé un territoire encore sauvage, avec des singes et des boas peuplant les montagnes qui jouxtent la ville.

Pourquoi, après des études d'histoire, de russe et de numismatique, partez-vous en Argentine ? J'étais raide amoureuse, et j'ai suivi mon mari. Ce fut un émerveillement, une grande claque de voir l'abondance de la nature là-bas, la variété des oiseaux, des colibris aux toucans. J'avais commencé une activité de journaliste, je voulais enquêter sur les réseaux néo-nazis locaux. Mais, après un an, je suis rentrée en France, déterminée à travailler sur la nature à travers des documentaires, scientifiques ou animaliers. Le fait de parler plusieurs langues m'a aidée, et j'ai enchaîné tous les métiers dans ce domaine : chargée de production, productrice, réalisatrice... Je voulais découvrir et comprendre la beauté du monde et les menaces qui pèsent sur lui.

En 2001, vous ressentez ce que vous appelez un « choc » à l'aquarium de Monterey, en Californie... J'y faisais un repérage pour un documentaire sur le comportement nocturne des animaux. Et j'ai vécu un véritable moment de bascule en découvrant, par le biais d'un film, un canyon profond de 4000 mètres (où j'ai plongé ensuite), avec des bêtes ahurissantes : le calamar cochonnet [*l'emblème de Bloom, ndlr*], qui sourit tout le temps ; le siphonophore, long de cent mètres ; ou encore le poulpe à oreilles, mon chou-

chou, que j'ai depuis photographié sous toutes les coutures. Des êtres beaux et fragiles, aux contraintes physiologiques fortes. A cette profondeur, il fait froid, il y a très peu de lumière et de nourriture. Les organismes sont donc légers, mous ou gélatineux, sans écailles – trop difficiles à produire. Quand ils sont dérangés, certains émettent de la lumière, produisant un vrai feu d'artifice : le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de voir !

Votre fascination est telle que vous publiez un livre de photos, *Abysses*, qui débouchera sur une exposition au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Pour le réaliser, j'ai réuni des clichés des quatre coins du monde, et ai beaucoup échangé avec des scientifiques spécialistes des eaux profondes, dont le professeur Les Watling, qui m'a montré l'image d'une exploration à l'est de New York : on y voyait des monts sous-marins désertiques, marqués par des traces de filets. C'était le résultat du passage de chalutiers soviétiques, vingt ans plus tôt... J'ai été heureuse du succès du livre, mais je me suis sentie en décalage avec l'effet qu'il produisait. Naïvement, j'espérais réveiller les consciences. Or, pendant la promo du bouquin, on ne voulait m'entendre parler que de merveilles, pas de destruction. C'était pourtant la gloire : le producteur Bob Weinstein m'avait appelée pour me parler d'un projet de film ; le *New York Times* m'avait consacré une pleine page. Mais sans évoquer la question du chalutage en eaux profondes. Résultat, je pleurais dans mon coin, j'avais l'impression d'avoir raté ma mission. Car je faisais – et fais encore – tout ça pour changer le monde.

« Les filets électriques font sortir tous les poissons du sédiment des fonds marins, comme du pop-corn qui éclate... tout meurt. »

Comment êtes-vous passée de la pédagogie au militantisme ? J'ai tâtonné, je n'avais pas de mentor particulier. Et les ONG n'avaient aucune place dans ma culture familiale. Figurez-vous que mon grand-père, maire d'une ville dans la Vienne, y avait fait construire une centrale nucléaire ! J'ai été élevée dans l'idée que les activistes de Greenpeace – que j'apprécie beaucoup aujourd'hui – sont des fous, des furieux qui s'enchaînent aux arbres... Après quelques années d'essais dans toutes les directions, j'ai compris qu'il fallait agir sur tous les leviers en même temps : alerter les médias, faire de la pédagogie auprès du grand public, et tenter de mobiliser les politiciens. La simultanéité est nécessaire pour faire évoluer le système. »

» **Comment financez-vous les campagnes de votre association Bloom?** Quelques fondations nous soutiennent. Vingt pour cent de notre budget [qui s'élevait à 451 000 euros en 2017, nldr] proviennent de moteurs de recherche et de sites vertueux qui nous reversent un pourcentage à chaque visite, et 80 % sont issus des dons des particuliers. Ce sont les citoyens qui nous sortent d'affaire, qui permettent à cette belle équipe de huit personnes de continuer à batailler.

Vous vous définissez comme « hyper clivante ». Pourquoi? Je suis intègre, trop entière. J'ai peu de respect pour les petits arrangements, les petits mensonges. Les gens le sentent. Je refuse que Bloom soit comme ces nombreuses ONG qui acceptent un chèque de n'importe qui, sans cohérence avec leur discours. Aux Pays-Bas, les industriels de la pêche me détestent, parce que je les mets face à leur conscience. Sur Internet, certains trolls vont jusqu'à me comparer à Hitler. Je m'en fous, je ne suis pas là pour me faire des amis.

Comment ne pas s'épuiser à lutter contre de tels géants? C'est un grand sujet de débat avec mon mari – qui me pousse à me reposer davantage. Mais plus c'est dur, plus j'ai envie de me battre. Si c'est facile, je préfère aller faire de l'aquarelle... Je suis pessimiste, mais pas découragée.

Que pensez-vous de la politique environnementale de la présidence Macron? Notre président est imbibé d'une fausse croyance : celle que l'individualisme libéral va créer l'équilibre ; or il ne peut que nous détruire. En suivant cette doctrine, on fait complètement fausse route : on se met au service des industries ; on accorde, par exemple, des permis d'extraction de sable dans des zones très proches de sites pourtant classés par le réseau Natura 2000 [ensemble de sites naturels protégés par l'Union européenne en raison de leur exceptionnelle diversité biologique, nldr]... Nous allons le payer cher.

Et de l'action du ministre Nicolas Hulot? Je suis toujours embarrassée pour en parler... Nous nous connaissons bien et avons de l'estime l'un pour l'autre. Je sais qu'il est sincère dans sa conviction. C'est un ultra pessimiste qui ne fait pas semblant. Pour réussir en politique, je pense qu'il y a deux options : soit être une teigne et avancer comme un bulldozer ; soit

être insignifiant et savoir manigancer, paraître en accord avec tout le monde tout en organisant des coups pendables par-dessous. Nicolas ne me semble être ni l'un, ni l'autre. À l'issue de son mandat, son bilan sera compliqué, il n'aura probablement rien obtenu. Mais cela n'aurait-il pas été pire sans lui ? Je suis sûre qu'il passe ses journées à combattre des projets délirants, horribles, dont on n'aura jamais connaissance – ou alors dans cinquante ans.

Auriez-vous envie de vous engager en politique? Je ne crois pas, même si je remplis certaines cases – je suis une femme, et pas encore trop vieille ! Il faudrait que je sois prête à tout sacrifier, or je sacrifie déjà beaucoup de choses. Et puis je ne pourrais pas aller servir la soupe à ce gouvernement. Je suivrais éventuellement un François Ruffin ou un Yannick Jadot, qui me paraissent intègres. Ces dernières années, les petits partis m'ont sollicitée par trois fois, et j'ai à chaque fois dit non. L'idée de siéger au Parlement européen me déprime. Il est dominé par une gauche socialiste effondrée moralement, qui ne se distingue plus clairement de la droite. Aujourd'hui, j'aurais davantage envie de m'engager pour les migrants ; je me désole de n'avoir pas le temps de le faire.

Durant l'été 2017, vous animiez Lanceurs d'alerte sur France Inter. Une expérience radiophonique que vous aimeriez renouveler? Me pencher sur le risque de basculer dans une société de la surveillance ou les effets pervers de la loi sur le secret des affaires a été passionnant... Mais, à la fin de cette série d'émissions, j'étais au fond du gouffre. Il y a tant à faire pour conserver nos libertés fondamentales !

Quel est le prochain combat de Bloom? Un accès équitable à la ressource marine pour les pêcheurs. Aujourd'hui, le système est tel que ce sont les gros qui touchent des subventions publiques et que les artisans peinent à obtenir l'autorisation de pêcher un quota raisonnable de poissons. Il faudrait valoriser les savoir-faire qui ont le moins d'impact sur l'océan, structurer la façon dont on prélève ce qu'il nous offre. Et avertir les citoyens que leurs impôts servent à aider des industriels qui détruisent la nature et des emplois. Quand je rends visite aux petits pêcheurs des ports du nord de l'Europe, j'ai le ventre tordu d'angoisse pour eux. Il y a une urgence sociale les concernant ●

1 Une pétition a été lancée par Bloom, demandant son interdiction en Europe. www.bloomassociation.org

« J'ai peu de respect pour les petits arrangements, les petits mensonges. Je refuse que Bloom soit une de ces ONG qui acceptent un chèque de n'importe qui. »